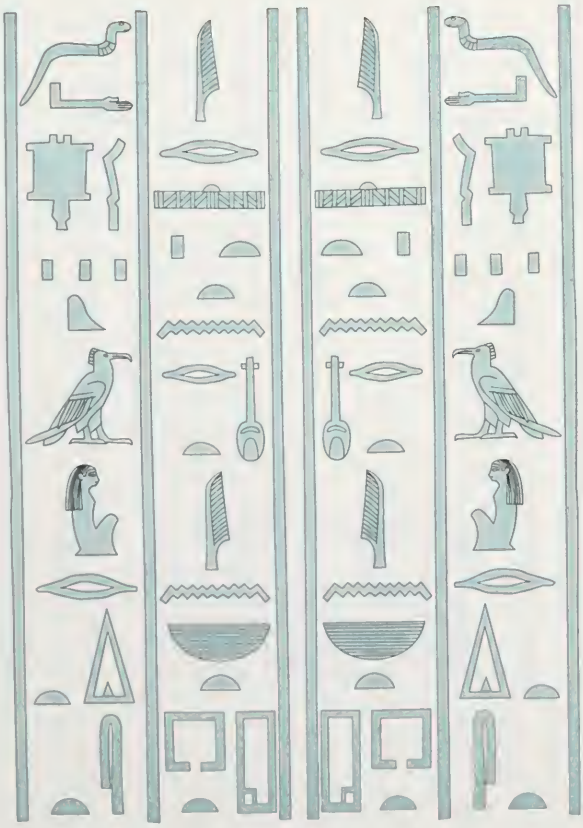
The
Stephen Chan
Library
of
Fine Arts

NEW YORK UNIVERSITY LIBRARIES
*A private university in the public service*

INSTITUTE OF FINE ARTS

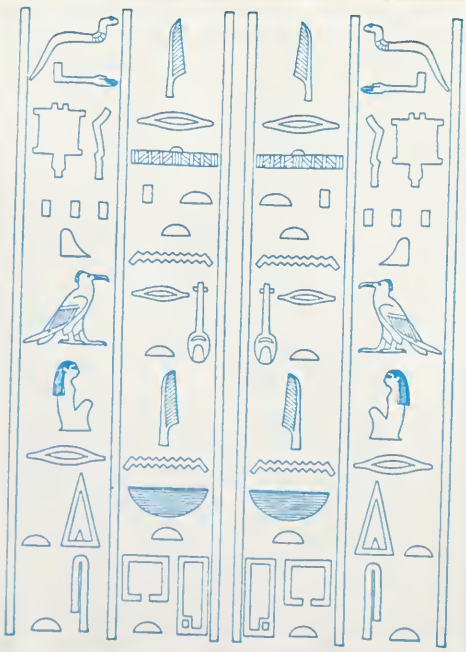


IFAM
DT
73
.A7
E96
1900z
c.1

The
Stephen Chan
Library
of
Fine Arts

NEW YORK UNIVERSITY LIBRARIES
*A private university in the public service*

INSTITUTE OF FINE ARTS



Portrait de ΑΠΟΛΛΩΝ ΕΥΨΥΧΙ

# L'EXPLORATION DES NÉCROPOLES

DE LA

# MONTAGNE D'ANTINOË

## FOUILLES EXÉCUTÉES EN 1901-1902

### I

A la reprise, pour la septième fois, de l'exploration des ruines d'Antinoë, un but nouveau s'imposait à mes recherches : la vérification de l'hypothèse que j'avais émise, touchant l'existence de caveaux, creusés dans la montagne qui s'élève du sud-est au nord-ouest de la ville et qui auraient été affectés aux sépultures des chevaliers romains ou byzantins.

Cette hypothèse, j'en avais exposé les raisons, qui toutes étaient basées aux résultats acquis, jusqu'ici, par les fouilles. En quatre années, les sondages faits en vue de reconnaître les divers quartiers du cimetière antinoïte n'ont mis à jour que les tombes des classes moyennes de la cité. Thotesbent, la musicienne; Euphémiân, la brodeuse; Aurélius Colluthus, le batteur d'or; sa femme, Tisoïa; Uraiônia; des milliers de morts anonymes, de condition analogue; et pour finir, l'anachorète Sérapion et Thaïs.

Les costumes portés par ces morts, les objets retrouvés auprès d'eux, le type même des tombes donnaient la preuve formelle qu'il en était ainsi. En quatre années, nulle trace de sépulture patricienne

n'avait été relevée. Et pourtant, une ville telle qu'Antinoë avait dû compter nombre de hauts dignitaires du pouvoir impérial et de seigneurs.

Or, ces nécropoles, explorées jusqu'ici, sont toutes situées dans la plaine. J'ai, maintes fois, déjà, décrit le site d'Antinoë; je n'y reviendrai que pour esquisser, à grands traits, sa position.

Bâtie au bord du Nil, ses murailles d'enceinte venaient, au sud, s'amorcer à des falaises que baigne le fleuve, et qui, descendant vers l'est, décrivent un vaste cirque, d'une lieue de rayon, pour, au nord, se rapprocher de nouveau de la rive. Entre les remparts et les premiers contreforts de ce cirque, c'est une plaine de désert, à peine onduleuse, où les cimetières se sont étendus. Aux flancs des montagnes, des ravins se creusent; des criques ensablées s'ouvrent; les premières croupes, assez molles, se prolongent, sur certains points, en plateaux. Plusieurs vallées s'enfoncent entre elles enfin, gagnant les rives de la mer Rouge. La plus au sud, l'*Ouady Ghamous*, bifurque, à cinq cents mètres à peine de son débouché, en trois défilés, escaladant les sommets. Quatre autres s'enfoncent au nord; la plus proche du Nil, presque parallèle à la rive. Et, complétant le relief de ce massif rocheux, des cols rejoignent entre elles ces vallées, que dominent des arêtes ou des pics.

L'absence de toute trace de sépulture patricienne, dans les cimetières de la plaine, m'autorisait donc à supposer, qu'à l'imitation des seigneurs égyptiens, les chevaliers romains et byzantins s'étaient fait creuser des appartements funèbres dans les replis de ces vallées. Le type de l'hypogée leur était familier. La Grèce, Rome en fournissaient de nombreux exemples : l'influence des coutumes locales avait dû faire le reste. Il ne s'agissait que de retrouver la trace des caveaux qui devaient subsister.

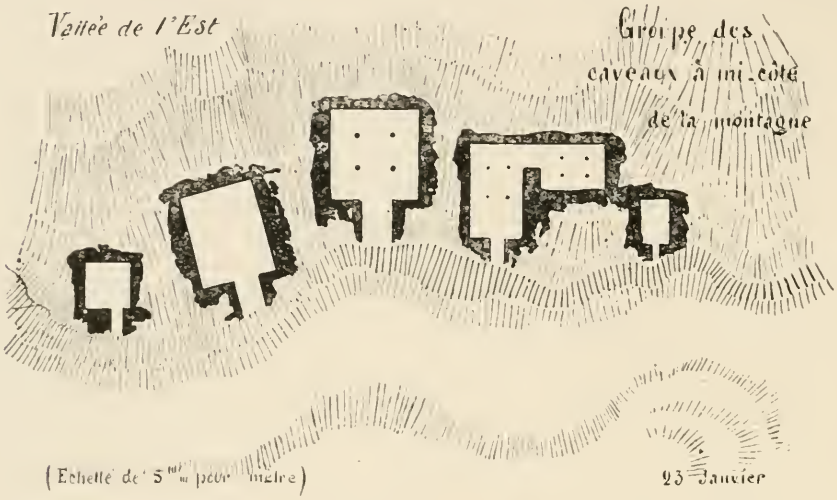
Ce projet était fort difficile à mettre à exécution, en raison de la nature des travaux à effectuer, et surtout des frais qu'entrainait une telle entreprise. La montagne, calcinée par le soleil, se délite et

s'effrite ; partout elle présente un aspect d'éboulis. Une couche de cette pierre concassée, épaisse d'un à deux mètres et même plus, recouvre la roche vive ; des blocs, détachés des corniches, ont roulé sur les pentes et s'y sont enracinés. Dans ces conditions, les sondages, qu'au préalable il faut effectuer, entraînent l'enlèvement complet de ce lit de sables et de pierres; les blocs doivent être brisés, afin de prévenir leur glissement. Enfin, aucune donnée précise ; aucune indication, fournie par un auteur ancien, ne permet de porter les investigations sur un point plutôt que sur un autre. Les seuls guides auxquels on puisse s'en remettre sont les dispositions habituelles, adoptées dans l'établissement des hypogées; l'aspect de la montagne; la présence de sortes de tumulus, qui la bossellent par places, formés jadis par les déblais provenant de l'excavation du rocher; l'habitude surtout de reconnaître la pierre naturellement delitée de celle qui a été brisée; enfin, une longue pratique, qui seule permet de ne se point tromper.

## II

Les premiers sondages ne furent pas heureux, et pendant longtemps, l'exploration de la vallée de l'est fut poursuivie en pure perte. Le choix de ce défilé avait pour raison d'être, qu'à sa naissance, des grottes, habitées autrefois par les anachorètes, et qui, sans aucun doute, furent des hypogées, sont encore reconnaissables, au milieu de carrières qui fournirent la pierre des monuments d'Hadrien. Ces hypogées furent-ils affectés à des sépultures égyptiennes ou romaines? La question est insoluble. Dévastés par les Coptes, ils ont perdu leur caractère primitif. Insensiblement, cette vallée, fort étroite à son entrée, s'élargit, et sur ses pentes, assez douces, des corniches s'échelonnent. Une à une, chacune de celles-ci fut sondée, sur deux kilomètres de longueur. La trace d'anciens travaux y fut bien retrouvée, mais aucun caveau ne fut mis à jour.

Me rapprochant alors du nord, j'attaquai la seconde vallée. Là aussi, le résultat fut d'abord négatif. Pourtant, parvenu à un cirque,




Caveaux dévastés a l'époque antique. Vallée du Nord

au centre duquel se dresse un pic, de vastes tombes furent enfin reconnues. Saccagées, dès l'antiquité, elles ne contenaient que

1er Groupe de caveaux de la corniche supérieure
(Echelle de 2 m/m 5 pour mètre)

27 Janvier . 16 Février.

Caveaux dévastés a l'époque antique, Vallée du Nord

d'informes débris. Les pillards, avides de butin, avaient brisé les sarcophages, dont la forme n'était même plus apparente, et mis en pièces les cadavres, emmaillotés selon les procédés en usage chez les Romains.

Cependant, aux alentours du pic, la présence de vastes tumulus de déblais semblait indiquer que le sol avait été bouleversé jadis. La montagne, presque conique, semblable, de tous points, à celles qui abritent les « trésors » de Grèce; sa situation, dans cette vallée, au tournant d'un coude brusque, décrit vers l'est, tout, en un mot, tendait à prouver la présence d'une sépulture importante. Les pentes, nettoyées de la base à la cime, ne montrèrent cependant aucune ouverture, à l'exception d'un petit couloir, s'enfonçant de cinq mètres et demi dans le roc et n'aboutissant à rien. Ce seul indice suffisait à confirmer l'hypothèse que, dans le pic, est dissimulé un appartement funèbre. J'entrepris bien de percer une galerie, en cherchant à mener plus avant le corridor. Puis, réfléchissant que ce faux couloir devait précisément avoir pour but de dépister les chercheurs, j'ouvris sur le côté opposé de la montagne une tranchée, allant vers l'axe du cône, en l'inclinant, de façon à parvenir au-dessous de sa base. Des éboulements bientôt m'arrêtèrent; et, faute du bois nécessaire pour établir une galerie de mine, je dus recourir à un autre moyen.

A cent mètres en avant du faux couloir, des sondages rencontrèrent une large excavation, remplie d'éclats de pierres et de sables. Je vidai cette sorte de puits, et descendis à cinq mètres de profondeur, sans difficulté. Là, je retrouvais la roche, et, à l'examen des parois, je constatais qu'elles marquaient l'extrémité d'une longue voie, devant rejoindre la montagne, à dix mètres au-dessous de la base du cône. Le cube des déblais à effectuer était trop considérable, et je ne disposais point de l'outillage nécessaire ; force m'était de renoncer.

Contournant le pic, je passai par un col voisin dans la vallée parallèle au fleuve. Sur les déclivités des contreforts qui s'abaissent vers l'enceinte de la ville, quelques tombeaux inviolés furent enfin mis à jour. L'hypothèse émise sur l'existence de caveaux, semblables aux hypogées de l'Égypte pharaonique, était vérifiée déjà par le dégagement des syringes dévastées. Celles, maintenant, retrouvées

intactes étaient bien creusées dans la montagne, mais précédées d'une chapelle, bâtie en briques cuites, recouvertes de stucs et portant des traces de fresques, exécutées dans le style grec. Complètement ruinées, elles n'avaient plus que des arasements.

Adossées aux pentes de la roche, une porte ouvrait autrefois au fond de ces chapelles, étroite et basse, qui accédait à l'appartement funèbre. Celui-ci se compose généralement d'une sorte de vestibule, peu profond, et plus large que le caveau. Les dimensions de ce dernier varient de l'un à l'autre. Toutefois, cette chambre sépulcrale est peu importante et n'atteint guère plus de 2 mètres de profondeur pour 1 mètre de large et 1 m. 50 de haut. Ce n'est là, il est vrai, qu'un type intermédiaire, mixte en quelque sorte, entre les sépultures de la plaine, les caveaux enfouis dans les sables, et consistant en un simple berceau de briques crues, abritant juste le corps, ou les sépulcres maçonnés, formés de quelques dalles, plus ou moins bien jointées au ciment, et les grandes tombes de la vallée du nord-est, qui, elles, comptent jusqu'à trois et quatre salles, avec plafonds portés par des pilastres. Là, certaines pièces ont jusqu'à 10 et 60 mètres de profondeur, pour 20 à 40 de largeur. Le plafond ne s'élève jamais à plus de 3 mètres; mais, chaque grande salle est flanquée de plusieurs chambres de moindre importance. Aucune surface n'est régulièrement planée; les murs sont coupés de ressauts irréguliers, les piliers à peine dégrossis.

Une particularité caractéristique des chapelles attenantes à ces caveaux est que les fresques, dont étaient décorées leurs murailles, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, sont recouvertes d'un enduit de plâtre. Huit tombeaux chrétiens montrent la même disposition.

Au premier examen, on peut supposer que la fresque primitive étant dégradée, un enduit a été étendu par-dessus, pour permettre l'exécution d'une peinture nouvelle. Il n'en est rien cependant; la couche de plâtre, voilant le tableau, ne porte aucune trace de dessin ou de couleur.

Deux hypothèses alors s'imposent. Ou bien ces chapelles, antérieures au règne de Constantin, avaient reçu cette disposition, afin de dissimuler aux yeux des païens les symboles de la religion nouvelle ; ou bien la tradition égyptienne, reprenant l'enseignement de l'antiquité, en avait fait des tableaux magiques, qui, emprisonnés dans la muraille, n'en conservaient pas moins, de même qu'autrefois les figurines des « répondants », enfouies dans les profondeurs d'une cachette, perdue dans la paroi, leur efficacité. L'hypothèse première comporte d'ailleurs, implicitement, cette compréhension du tableau, qui devient ainsi un tableau magique chrétien.

Quoi qu'il en soit, ces fresques, dont il ne reste que quelques fragments, appartiennent au répertoire du symbolisme primitif des Catacombes. C'est le Bon-Pasteur, l'Orante, la colombe, le paon, les arbres du jardin paradisiaque et des figures de saints. La croix enfin, soit seule, soit nimbée d'une couronne ou enguirlandée de fleurs.

Deux types d'ensevelissement sont à noter dans ces caveaux. Tantôt le corps, non embaumé, a été plongé dans un bain de bitume. Des feuilles d'or, mesurant au maximum 4 centimètres de côté sont appliquées sur le front, les avant-bras, les mains, les genoux et les pieds. L'or est le plus souvent jaune pâle, quelquefois, par exception, rougeâtre. Les yeux, les narines, la bouche, les oreilles et les organes sexuels sont pareillement dorés.

Sur les corps ainsi préparés, des bandelettes, enroulées en spirales ou entrecroisées, constituent une véritable armature. Puis, le cadavre ramené par l'emmaillotage à l'aspect momiforme, une nouvelle couche de bitume enduit toutes les surfaces, et d'autres bandelettes, toutes semblables, de nouveau s'enroulent et s'entrecroisent, déterminant, par leur agglutination, une sorte de carton très résistant.

Pour quelques-uns des morts, cet appareil se recouvre, à son tour, de toiles plus fines, collées ensemble, et décorées de peintures, de reliefs stuqués et coloriés ou de dorures. D'autres portent un masque de plâtre sur le visage, fixé au moyen de cordons. Pour ce type

d'ensevelissement, aucun vêtement ne recouvre le corps sous les bandelettes. Ces sépultures, exclusivement gréco-romaines, doivent être considérées comme plus anciennes ; et nombre d'entre elles datent, à n'en point douter, du premier siècle de la fondation d'Antinoë. Rien n'indique encore le christianisme : tout au contraire, les quelques indices qu'il a été possible de recueillir annoncent les cultes olympiens.

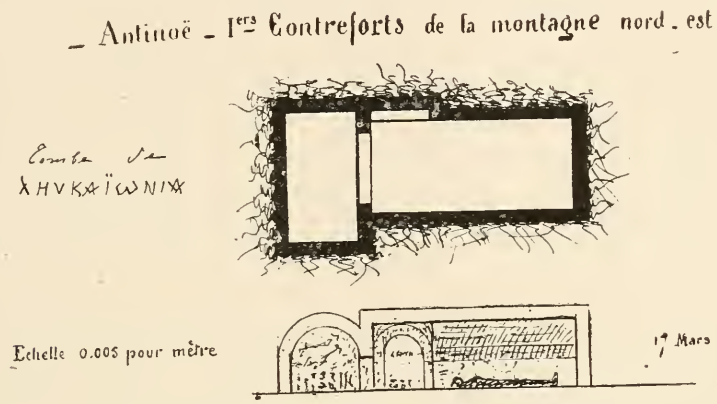
Le second type de sépulture est celui reconnu déjà en 1898, dans les tombes romaines de la plaine, maçonnées en forme de sépulcres : la « momie blanche », non embaumée, non baignée dans le bitume et qui a conservé la teinte exacte de l'épiderme de l'individu. Les corps sont vêtus, mais non emmaillotés, ainsi qu'ils le sont dans le cas précédent, ou dans les sépultures byzantines. Les objets retrouvés dans ces caveaux prouvent péremptoirement que les morts appartenaient à la religion gréco-égyptienne ; il ne saurait y avoir de doute à cet égard.

A la lisière du désert enfin, quelques tombes présentent une disposition singulière. Sur un dallage de briques, jointes au ciment, les corps, emmaillotés, sont étendus. Le visage est recouvert d'un masque de plâtre. Le long du corps, puis sur le corps même, d'autres briques sont ajustées, noyant le cadavre dans un bloc de maçonnerie, affectant la forme d'un sépulcre massif.

## III

De toutes les sépultures ouvertes cet hiver, la plus importante, de beaucoup, est celle d'une femme grecque, dont le nom, ΛΗΥΚΑΙΩΝΙΑ-Leukyôné, était donné par une inscription peinte. L'appartement funèbre, établi dans la montagne, était précédé d'une chapelle, complètement ruinée, et consistait en un vestibule et une chambre de 2 m 50 de profondeur, pour 1 mètre de large et 1 m 50 de haut. Une

voûte, mi-partie évidée, mi-partie construite, du côté attenant à la chapelle, s'appuyait, vers ce point, à deux niches rectangulaires, couvertes en plein cintre. Les parois stuquées avaient été décorées de




PLAN ET COUPE DU CAVEAU DE LEUKYÔNÉ

fresques, exécutées en brun et blanc, sur fond jaune; mais, corrodées par le salpêtre, il était impossible de reconnaître la composition. Seul, le nom de la défunte, isolé dans la niche de gauche, était demeuré à peu près intact.

Le corps, vêtu d'une tunique et d'une écharpe, se trouvait déposé — sans cercueil — sur le sol, enveloppé seulement d'un linceul, selon la coutume en usage dans la nécropole gréco-romaine. Les chaussures, qui ordinairement sont aux pieds, se trouvaient, par contre, dans les plis de la jupe, à la hauteur des genoux. Sur la tête, un bonnet de dentelle de laine maintenait les cheveux, entourés d'une épaisse couronne de feuillage. Dans les orbites, des yeux d'or, aux prunelles d'émail noir étaient sertis, et sur le front, un petit disque d'or se trouvait semblablement collé.

L'état merveilleux de conservation de ce corps, les particularités données par la couronne de feuillage et les yeux d'or n'étaient rien toutefois en comparaison de l'intérêt exceptionnel qui s'attachait aux objets recueillis dans la tombe : le laraire, et tout un groupe d'amulettes, qu'au premier examen il était difficile d'identifier.

Dans la niche située à gauche de l'entrée, le laraire se répartissait sur les trois gradins d'une sorte d'édicule maçonné, fermé de toutes parts, et plané d'une épaisse couche de plâtre. Les statuettes ainsi réunies donnent les divers attributs d'Isis et d'Horus. Isis est assimilée à Vénus, à Déméter, et prend enfin les emblèmes funèbres. L'Isis-Vénus porte le collier magique des anciennes images égyptiennes. Le torse est nu. Sur le front, deux proéminences pointent entre les boucles de la chevelure. La figure hanche un peu, appuyée à un socle, sur lequel repose un symbole mal défini.

L'Isis-Déméter qui vient la seconde est la traditionnelle « Dame du blé » des litanies antiques. Vêtue d'une ample robe, les cheveux dénoués, elle tient de la main gauche un pain. La troisième Isis est assise et semble jouer de la harpe. Placée entre deux figures de la déesse, l'une hermétique, portant au milieu de la poitrine un scarabée, enfermé dans un naos; l'autre, la montrant sous les traits de l'Isis romaine, coiffée de l'escabeau, emblème de stabilité, d'éternité et de renouvellement, elle paraît s'associer au rôle mortuaire que ces deux dernières images précisent indubitablement.

L'Horus est le dieu enfant, portant son doigt à sa bouche, des peintures anciennes; le dieu jeune, de la tradition hellénique, un vase en mains, associé au culte de Déméter. Les autres images sont celles de l'Horus Dionysos.

C'était déjà la preuve que la sépulture était celle d'une femme grecque, de religion olympienne. Mais, le trait caractéristique de ce laraire était fourni par la présence de têtes de terre cuite, jadis stuquées et peintes, analogues à celles des tanagras, têtes qui n'ont pu appartenir à des statuettes, leur fini démontrant que la pièce est complète, et qu'on se trouve en présence d'une forme spéciale d'amulettes, se rattachant au culte représenté dans ce tombeau.

## IV

Le rôle de ces figurines, connues déjà par nombre de spécimens, retrouvés dans les ruines de villes grecques d'Égypte, et particulièrement de Naucratis, n'a pas été établi jusqu'ici. Il a cependant une importance capitale. Ces images donnent invariablement une tête d'Isis-Vénus, portée sur une tige cylindrique, formant la prolongation du cou.

Or, parmi les innombrables spécimens de ces têtes, que possède le musée gréco-romain d'Alexandrie, quantité de ces tiges affectent la forme phallique. La brutalité du détail ne laisse aucun doute à cet égard. Plus encore, on a reconnu au musée, que les statuettes tanagras, qui lui sont parvenues brisées, présentent ces particularités ignorées. La tête est très habilement rapportée, et la tige phallique se trouve, de la sorte, dissimulée aux regards. Cette tige manquant aux têtes du laraire de Leukyôné, celles-ci ne peuvent être considérées comme ayant appartenu à des statues. Force est donc de chercher ailleurs leur signification.

De l'ensemble des indices fournis par les autres documents recueillis, il semble se dégager qu'elles firent partie d'un collier, où elles se sertissaient à des phallus d'or, reliés entre eux par des chaînettes. Ce qui donne créance à cette interprétation, c'est que nombre de têtes semblables, conservées au musée d'Alexandrie, ont une bélière au sommet ; et que les oreilles, largement percées, portent également trace d'une monture de métal.

L'hypothèse, à l'examen, se fortifie de la confirmation qu'on en pourrait trouver dans l'étude des amulettes recueillies sur le corps de la morte. C'est d'abord un groupe de petites images du dieu Bès, le génie de rénovation, le principe de vie par excellence. Le type est celui du Bès bachique, brandissant le tambourin, le

son des instruments de musique étant considéré, dès l'époque des Pharaons, comme éloignant les principes de destruction. Au temple d'Amon Générateur, à Thèbes, Isis est ainsi représentée, secouant ses sistres devant la reine Maut-em-Oua, mère d'Aménophis III, dans la scène relative à la conception de ce fils, afin d'assurer la procréation de l'enfant.

Un cynocéphale de bronze représente un symbolisme analogue. C'est le principe créateur personnifié. Au même ordre d'idées se rattachent des pousses et des fleurs de lotus et de palmier : le lotus, emblème de renaissance ; le palmier, plante de la déesse Tar, celui du renouvellement. Puis, c'est encore le chat de la déesse Maut — la mère ; — l'œil mystique, qui conjure le mauvais sort, et le cœur, dont le rôle est de justifier son possesseur, lors de la comparution de celui-ci au tribunal d'Osiris.

Un second groupe d'amulettes est fourni par un collier de pâtes de verre rouge, auquel se rattachaient des boucles de cornaline. La boucle de cornaline était, dans l'ancien rituel égyptien, « le sang d'Isis, qui lave le mort de ses péchés » et par conséquent, lui assure la vie. Mais, plus encore, une pierre phallique, — la Pierre-Noire, — donne un indice formel d'affiliation au culte de la Vie-Une, mis en honneur à Rome et dans tout l'Empire par Héliogabale. C'était l'instant où toute femme romaine portait au cou cette amulette, qui consistait le plus souvent en un phallus d'or. Mais le goût de la parure, la diffusion des rituels de l'Orient, et en particulier de l'Égypte, devaient vite mener chacun à réunir en une image complexe les emblèmes de ses croyances. A l'amulette de la Vie-Une, les isiaques juxtaposèrent les têtes de l'Isis-Vénus ou de l'Isis-Déméter.

## V

C'est déjà beaucoup, sans doute, que de pouvoir préciser ainsi ces symboles de la religion de la morte, et la date de sa sépulture. Elle était Grecque d'origine ; ses dieux laraires sont ceux de l'Olympe. Mais elle était isiaque aussi, et affiliée au culte de la Pierre-Noire, ce qui nous reporte au règne d'Héliogabale, le dogme de la Vie-Une, promulgué par l'empereur, ayant disparu avec lui.

Ce n'est pas assez pourtant, et ce qu'il serait intéressant de dégager est le rôle joué par un collier, tel que celui qu'on peut reconstituer avec les quinze têtes d'Isis-Vénus, retrouvées dans la tombe antinoïte. Cette place occupée par elles démontre qu'un sens religieux s'y rattachait. Si ce collier, auquel elles s'adaptaient, n'avait été qu'une simple parure, s'il ne fallait voir en lui que la lascivité de la décadence romaine, il fût resté au cou de la morte, ou eût été déposé simplement auprès d'elle, puisque la monture à laquelle les têtes s'adaptaient est absente. Mais ainsi jointes au laraire, ces têtes en participaient.

Quelques pièces accessoires du laraire sont, à des titres divers, également intéressantes. Le petit naos ouvert, au-devant duquel Horus enfant, portant le doigt à sa bouche, apparait sur un lotus, est la transcription fidèle des scènes du rituel pharaonique, relatives aux naissances du fils d'Isis. On les voit au *mesken* — le berceau — du temple de Dendérâh et dans plusieurs autres peintures. Un flacon de terre cuite, décoré du disque solaire, flanqué de cornes, donne également la copie fidèle des attributs de la déesse, et rappelle même assez bien la forme du vase représenté entre ses mains, dans les peintures de la libation funéraire, le vase réservé à l'ablution *kemp*, alors que, dissimulée dans les frondaisons d'un *perséa*, elle répand sur l'oiseau à tête humaine, qui personnifie l'âme désincarnée,

le sang fécondateur du taureau égorgé, l'Osiris-Bitaou, qui assure à cette âme l'identification au dieu.

Enfin, un petit panier, extérieurement décoré d'une fleur de lotus, symbole de renouvellement, était déposé devant le tout, rempli de lichens, et ce dernier point a son importance. Le lichen n'a jamais poussé en Égypte, la sécheresse du sol s'oppose même à son acclimatation. Cependant, dès l'époque de la XVIII^e dynastie, non seulement il était connu à Thèbes, mais faisait partie des offrandes consacrées. On le retrouve dans les tombeaux des rois, mêlé à diverses fleurs. De l'étude botanique à laquelle il a été soumis, il appert qu'il appartient à une espèce qui ne croît qu'en Crète et dans les îles de l'archipel. C'était l'instant où la conquête égyptienne venait de s'étendre en Asie, de la frontière de l'Égypte à la Mésopotamie. Les expéditions de Thotmès III étaient arrivées en terre d'Ilion et avaient soumis « les pays qui sont dans la mer », l'archipel. Elles y avaient trouvé les lichens consacrés au culte des dieux. Pour quelles raisons l'Égypte les avait-elle adoptés, elle, ordinairement réfractaire à l'intrusion des rites des Barbares? La question reste sans réponse. En tous cas, les lichens de la sépulture de Leukyôné sont, eux aussi, d'origine hellénique et concilient les rites archaïques de Grèce à ceux en usage dans les temples égyptiens.

## VI

*Sépulture d'un centurion romain.* — Le caveau, fort étroit, 2 mètres de profondeur, pour 1 mètre de large et 0^m 80 de haut était situé dans la montagne, à cent mètres de la lisière des sables. La chapelle a complètement disparu. Le mode d'ensevelissement reproduit le type classique des sépultures gréco-romaines: bandelettes bitumées, roulées en spirale et entrecroisées, séparées, de distance en distance, par des linceuls. Les premières de ces bandelettes, passées sur

le corps, sont, par exception, jaunes et rouges. Sur la dernière toile, une inscription, grossièrement tracée à l'encre noire, donnait un nom, devenu illisible, puis, le titre de centurion et, sans doute, le numéro de la légion.

En tant que documents archéologiques, il n'y a guère à noter que quelques figurines de terre cuite. Bès-Hercule et Minerve armés du glaive ; une autre figure de femme, l'épaule couverte d'un bouclier, et celle de Bacchus couronné de pampres. Cette dernière figure est de bronze, et s'emmanchait à une hampe s'incrustant en plein métal. Peut-on voir dans cette image le pommeau d'un bâton de commandement, ainsi qu'on me l'a suggéré ? Il faudrait des indices plus probants, pour accepter l'hypothèse. En tous les cas, la pièce est incomplète, et s'adaptait à un support.

*Sépulture d'une femme byzantine.* — Le caveau, situé à la limite des sables, mi-partie dans la plaine, mi-partie dans la montagne, avait sa chapelle ornée de fresques, recouvertes d'une mince couche de plâtre fin. Bien que ruinée, les arasements, hauts encore d'un mètre, permettent d'identifier quelques images. C'était, à l'est, une figure d'Orante ; au nord, les arbres du jardin paradisiaque ; la colombe et le paon ; à l'ouest, un personnage entre un lion et un chacal qui viennent se coucher à ses pieds ; au nord enfin, un tableau qu'il est impossible de reconstituer.

Plusieurs des pièces retrouvées dans le caveau se rattachent au symbolisme des premiers siècles de l'Église d'Alexandrie : un coussin merveilleusement brodé de paons et de colombes et une tablette à prières, incrustée de nacre et d'os. Cette tablette consiste en une plaquette rectangulaire de bois de cèdre, longue et peu large, arrondie sur l'une de ses faces. Cette disposition permet de la tenir plus aisément en mains. L'autre face, parfaitement planée, porte sur le champ une abside, profilée en plaques d'ivoire, sous l'arceau de laquelle s'enchâsse une croix de nacre. Cette représentation appartient au symbolisme primitif ; la personnification de

l'Église; l'abside figurant, à elle seule, la Chrétienté. Au-dessous de cette chapelle en miniature, devant laquelle la morte a récité ses prières, une feuillure, également d'ivoire, s'incruste, rayée de cercles semblables à ceux observés l'an passé sur le compte-prières de Thaïs, qui marquaient sans doute le nombre des formules pieuses à répéter.

*Sépulture d'un chevalier byzantin.* — Cette sépulture, particulièrement caractéristique, était située tout entière dans la montagne, à cinquante mètres au-dessus du niveau des sables de la plaine. L'appartement funéraire composé d'une chambre, mesurant 11 mètres de profondeur pour 1 m 50 de large et évidée en voûte surbaissée, était précédée autrefois d'une chapelle beaucoup plus large, adossée à la roche (1m50 de profondeur, pour 10 mètres de large), dont les murs étaient, à l'intérieur, recouverts de fresques dissimulées sous un enduit. Cette chapelle avait même dû se partager autrefois en trois nefs, reconnaissables à la façon dont la paroi de roc, qui formait le fond, avait été taillée et parée. L'on y distingue encore trois cintres parfaitement distincts. Celui sur l'axe duquel la porte s'ouvre, beaucoup plus haut que les deux autres; ce qui donne aux berceaux ainsi établis des largeurs respectives de 5 mètres à la grande nef, et 2m50 à chacun des bas-côtés. A l'entrée du caveau, de grandes jarres peintes, noyées dans des maçonneries de cailloux agglomérés par des mortiers, se trouvaient déposées. Deux s'enfonçaient, à l'extérieur, dans une excavation de la roche; les deux autres, à l'intérieur. D'autres encore se répartissaient dans la chapelle, sous les retombées des cintres. Leur disposition rappelait d'une façon frappante celle des jarres phéniciennes, placées dans les tombeaux. Le décor de l'un de ces vases appartient au répertoire des premiers temps du symbolisme de l'Église d'Alexandrie. Des peintures, exécutées en noir, de dessin archaïque, mêlent à des enroulements de pampres l'image de l'Ichtys et la représentation des jardins du Paradis. Ce jardin n'est plus celui de la Jérusalem céleste des Cata-

combes, mais le jardin égyptien du domaine de l'Amenti, avec ses allées ombreuses, vues en perspective antique, où ne manque que la pièce d'eau, sur laquelle la barque de l'Osirien était remorquée par ses serviteurs d'au delà.

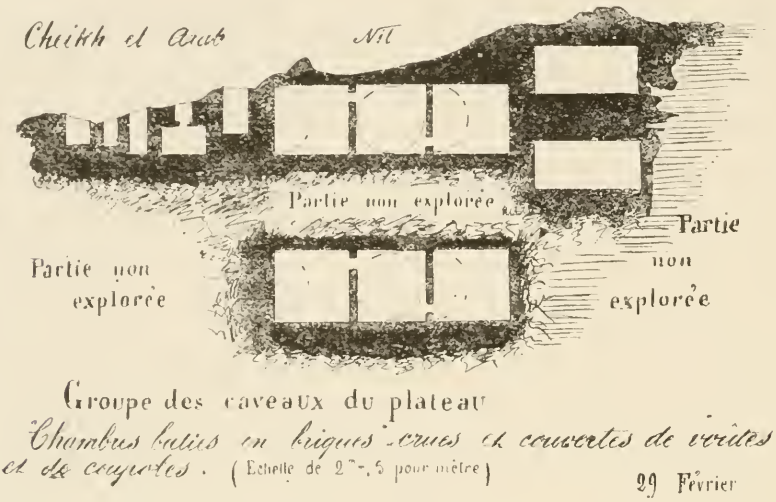
Le corps, vêtu de jambières et d'une tunique de toiles, chaussé de bottes montantes, et ceinturé de nombreuses écharpes, est un spécimen complet du costume porté par les chevaliers byzantins au Ve siècle de notre ère. Mais, plus importants, pour l'histoire religieuse, sont les objets retrouvés dans ce caveau.

C'est d'abord l'insigne de commandement, encore pris entre les doigts du chevalier, composé d'une écharpe de laine rouge; à laquelle pendaient deux croix et une médaille. Puis, un petit tableau peint à la cire, sur bois, où des figures mythologiques, nymphes nues, assises sous des arbres, se mêlent à celles de saints auréolés. Un petit groupe de terre cuite, d'exécution barbare, donne la scène de l'agape dans le triclinium, avec la minutie de tous les accessoires du banquet, table chargée de mets et de coupes. Cette représentation, ainsi modelée, est, je crois, jusqu'ici unique, et la rend d'autant plus précieuse, malgré ses défauts d'exécution.

Enfin, un panneau de bois de cèdre sculpté, enchâssé sur l'un des flancs du cercueil où reposait le cadavre, est décoré de sculptures champlevées, d'un faire remarquable. On y voit l'arbre de vie entre les deux lions affrontés, passant à travers des rinceaux.

La chapelle n'avait plus que les arasements de son mur ouest, où des figures orantes et des croix enguirlandées de feuillage s'estompent en teintes claires, sur fond blanc. A la paroi du rocher, un cep de vigne était tout entier teinté en noir. Le fait est d'autant plus à noter, qu'il permet un rapprochement de plus avec le symbolisme du rituel antique, les ceps des vignes qui croissent dans les chapelles funéraires des hypogées, à la place où commencent les opérations magiques, destinées à infuser aux supports la vie du double, étant également peints de noir.

*Sépulture de* ΑΠΟΛΛΩΝ ΕΥΨΥΧΙ. — Le caveau se trouvait situé au sommet de la falaise du sud, baignée par le Nil, et avait été autrefois recouvert par la chapelle. L'accès s'y trouvait ménagé par une ouverture carrée, réservée dans le massif de maçonnerie recevant la retombée d'une voûte. Le caveau, composé




SÉPULTURE D'APOLLON
LE CORPS REPOSAIT SOUS LA COUPOLE CENTRALE DU CAVEAU A TROIS SALLES

de trois salles, un vestibule, la chambre funèbre et un couloir mettant ce vestibule en communication avec la salle d'accès, était partie construit, partie évidé dans le roc. De la chapelle il ne restait que quelques arasements, ne portant point trace de peintures. A l'entrée du couloir, par contre, les jambages de la porte et le linteau étaient ornés de fresques géométrales, mêlées de feuillages et de rinceaux. Couloir et vestibules étaient simplement crépis de blanc, la chambre funèbre de gris jaune. Dans celle-ci, pas plus que dans le vestibule, n'apparaissait trace de décor.

L'emmaillotage du cadavre donne le type classique des bandelettes bitumées, de manière à acquérir une dureté de cartonnage. La dernière toile, enduite de stucs, est peinte et donne le portrait du défunt. Ce tableau, fort remarquable au point de vue de l'exécution,

ne l'est pas moins par les éléments complexes de symbolisme qui s'y assemblent. Au-dessus de la tête du mort, s'étale le disque ailé, qu'on voit habituellement sur les sarcophages pharaoniques, accompagné de l'inscription : ΑΠΟΛΛΩΝ ΕΥΨΥΧΙ. Le portrait de celui-ci le montre jeune, presque un éphèbe, à la chevelure noire bouclée. Les mains sont ramenées sur la poitrine, dans l'attitude qu'on observe dans toutes les sépultures chrétiennes. Un nouveau disque ailé, un autre disque, flanqué d'uræus, séparent cette partie du tableau de celle reproduisant le reste du corps, qui disparaît dans la figuration de l'emmaillotage des bandelettes. Un gros scarabée de plâtre doré se pose sur la poitrine; et, à l'intérieur des croisillons, un bouton, également de plâtre doré, simule le ruban de couleur qui, dans certains cas, y formait relief.

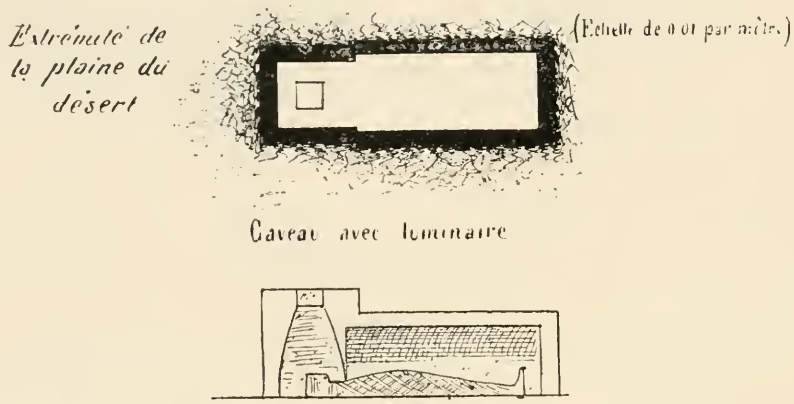
Sur les côtés, représentant l'épaisseur du corps, de petits tableaux se répartissent. Les principales scènes sont celles où Isis est dans son rôle de protectrice des trépassés.

*Sépulture portant le monogramme* Χ Μ̄ Γ. Cette dernière sépulture de la montagne appartient au groupe de caveaux situés mi-partie dans la roche, mi-partie dans la plaine. L'appartement funèbre ne comprend que la chapelle et le caveau.

Cette sépulture anonyme est celle d'une femme, vêtue d'une robe gris jaune, la tête couverte d'un voile bleu, bordé d'une passementerie. L'intérêt qui s'y rattache réside dans le monogramme tracé sur le couvercle du cercueil, où se trouvait déposé le cadavre enveloppé d'un seul suaire, sans bandelettes, mais simplement fixé par deux liens. Ce monogramme, connu depuis peu, donne la phrase Χριστὸν Μαρία γέννα — Marie enfante le Christ. Une autre inscription, apposée sur la partie inférieure de ce même couvercle, fournissait un nom, que l'état du bois ne permet pas de distinguer.

## VII

A côté de ces ensembles complets, quantité de documents doivent prendre rang, qui sont sortis des nécropoles de la plaine. Le plus important est un voile de visage, replié en quatre, et portant quatre empreintes de la face sur laquelle il était appliqué.




Plan et coupe d'un caveau de la plaine
(Maçonneries de briques crues)

Ces empreintes forment comme des taches brunes, où les saillies du visage s'accusent en noir, par des ombres. Ces taches, de l'avis des spécialistes, proviennent de l'action des aromates employés à l'ensevelissement. Quoi qu'il en soit, l'image est suffisamment nette et nous donne le portrait du mort; il ne saurait y avoir le moindre doute. L'étoffe large de 2m40, est de fine toile de lin, brodée de roses chrismées, de colombes et de grappes de raisins.

A d'autres titres, un panneau de broderies grecques mérite, entre tous, une mention. Un personnage y est représenté, tiers de grandeur nature; les chairs colorées en noir, les épaules couvertes d'une étoffe semée de mouchetures, tenant en mains un vase. Sur chacun des bords de ce panneau, une rayure court, déterminée par des rinceaux, dans lesquels se jouent des personnages bachiques et des

animaux passants, tracés d'une main sûre, encore rompue à la tradition. Le personnage est non moins vigoureusement dessiné ; mais sous la convention hellénique, il est aisé de reconnaître une figure égyptienne, le *semer*, — l'officiant — qui, au service funèbre, célébré à l'intention du mort, pour mettre les statues, supports du double, en possession des sens de la vie d'au delà, a les épaules couvertes de la peau de panthère, que les textes appellent « le voile où se cache le principe de rénovation ».

Un second panneau, tout semblable, est brodé de figures de porte-enseignes, tenant en mains des étendards, semblables à ceux des provinces égyptiennes. Un troisième marque l'étape de décadence artistique parcourue, à la disparition du paganisme, alors que le répertoire du symbolisme chrétien est seulement en voie de formation. Des figures d'anges planent, dans la pose habituelle aux génies qu'on voit tenant la couronne sur le front des rois, dans les bas-reliefs sassanides. Mais déjà le modelé de la forme humaine s'est rigidifié et simplifié ; le corps s'est changé en feuillages, les ailes ne sont plus que des rinceaux. Détail curieux, sur la poitrine des personnages mythiques, une sorte de cartouche enferme des signes informes, mais qui trahissent leur origine hiéroglyphique et semblent un ressouvenir de la bannière des anciens Pharaons.

D'autres sépultures apportent leur contingent à cette reconstitution du passé gréco-byzantin, tant par les objets déposés dans les tombes, que par les broderies des costumes. Les suaires surtout, en raison de leur rôle religieux, ont aux angles des motifs brodés, dont le symbolisme est évident. L'un des plus fréquents est l'arbre de vie, et les anges rénovateurs, cachés dans ses branches, ressouvenir du *persea* et de l'Isis de l'époque antique ; des figures mythologiques ; des scènes consacrées par l'Église, saint Georges et saint Michel, vainqueurs des démons, les anciens génies du mal.

Les broderies des vêtements, quoique moins religieuses, n'en montrent pas moins nombre de réminiscences des mythes antiques.

Des scènes pastorales, qu'on jurerait empruntées à quelque fresque des figures archaïques de vases, joueuses de flûte, athlètes, danseuses et lutteurs. Un fragment de tenture donne un angle de panneau, où plane un oiseau au vol abaissé, décalque absolu du vautour des déesses, cantonné au ciel des tableaux, où il apporte l'influence magique. Auprès d'un enfant, repose une poupée de plâtre peint, une poupée aux joues roses, reproduisant exactement tous les détails du costume byzantin. Robe à empiècement, entre deux, appliques d'épaule et de genou, mantelet à gros bourrelet encadrant le visage ; et tout cela si précis, qu'on se demande s'il ne s'agit pas de statuette support, du *double*. Mais non, ces enfants furent chrétiens, leurs bonnets portent encore la croix.

## VIII

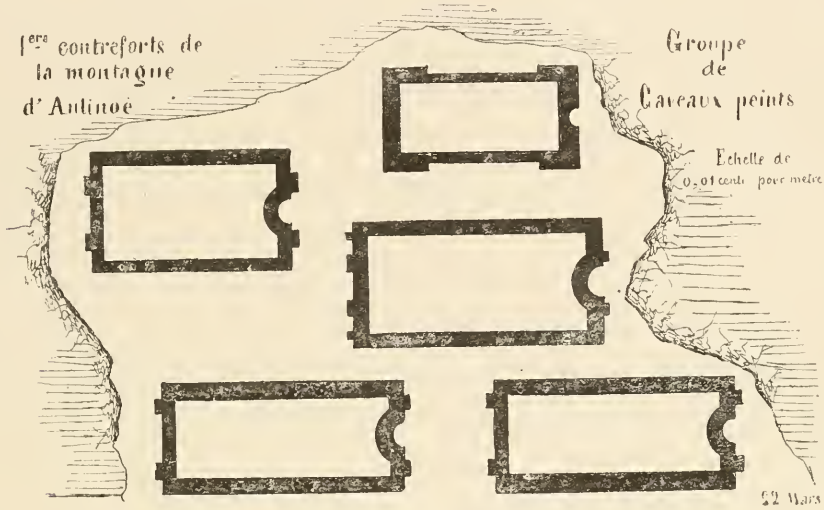
Parmi les pièces isolées recueillies, des suaires, de tissus bouclés, ont des bordures violettes, aux angles desquelles des *svasticas* brodés s'étalent. L'un d'eux les montre alternés, avec leurs branches dirigées en sens inverse ; d'un côté les *svasticas* qui, dans les religions de l'Inde, sont appelés les *svasticas* des dieux ; de l'autre, ceux désignés du nom de *svasticas* des démons.

Un fragment de broderie reproduit une scène pastorale d'un fini d'exécution remarquable. Des figures de nymphes, mêlées à des paysages, où revit la tradition de l'enseignement grec.

Les débris retrouvés dans les tombes de la montagne fournissent un contingent considérable de documents, dont il suffira de citer les plus remarquables. Des plus vastes, proviennent surtout des morceaux de sarcophages et des figurines brisées, ayant appartenu à des laraires grecs.

C'est d'abord des têtes, mains et pieds de momies brisées, préparées au bitume, et portant des feuilles d'or, appliquées selon le

procédé alors en usage ; une figurine d'Horus-Harpocrate, plusieurs têtes de divinités laraires, un fragment de statuette d'albâtre, — tête de femme, — qu'il est difficile d'identifier.




GROUPE DE CAVEAUX A L'ENTRÉE DE LA VALLÉE DU NORD-EST

D'autres sépultures, celles établies dans des massifs de briques (voir page 122), sont représentées par un apport de masques de plâtre : L'un est peint de brun, les autres de blanc rosé.

A la période chrétienne appartiennent les débris de cercueils. L'un donne l'inscription gravée ΕΡΕΠΝΟΥ ///// CMNNH ///. Un autre est décoré d'une croix ansée, dans la boucle de laquelle s'enchâsse la croix grecque. Trois caisses brisées fournissent un type, resté inconnu jusqu'ici, de l'époque alexandrine ; le sarcophage peint, décoré d'entrelacs coloriés en noir, jaune et blanc. De ces sépultures, situées à la limite du désert, sont sorties également des poteries peintes. L'analogie avec celles du tombeau du chevalier byzantin se soutient de point en point. Même galbe du vase, mêmes enroulements de feuillages. Une toile peinte, lacérée en lambeaux, fournit un petit fragment curieux. C'est une tête auréolée d'apôtre ou de saint, esquissée à grands traits, mais avec une sûreté de main vraiment extraordinaire. Les sceaux servant à plomber les bandelettes sont frappés tantôt de

figures gnostiques, scorpions, flèches, images de divinités antiques, tantôt de croix et de portraits impériaux. Une petite plaquette de cuivre repoussé montre aussi une divinité égyptienne, entourée d'attributs fort complexes. Quelques petits ivoires appartiennent au même cycle symbolique ; une plaquette timbrée du chrisme, un coq et des aiguilles striées de dentelures et de cercles, semblables à ceux des objets religieux. Les lampes de terre cuite sont en nombre considérable. Sur les unes sont modelés les bras du *kha ;* sur d'autres apparait la grenouille des infinités, qui, associée à la croix, indique des renaissances indéfinies. D'autres enfin portent sur le plat des croix ansées et des *svastikas*. D'une tombe romaine est, par exception, sorti un fragment de figurine vernissée égyptienne, la base du trône de Sékhet, où le lion couché supporte les pieds de la déesse. La pièce, à en juger par ce fragment, devait être ancienne ; la perfection de l'exécution ne laisse aucun doute à cet égard.

La place occupée dans cet ensemble par les poteries est des plus importantes. Tous les styles sont représentés. De la sépulture du centurion romain proviennent des vases vernissés de rouge et de noir, qu'on croirait, à première vue, appartenir à la période préhistorique. La tombe de Leukyôné a donné des pots de pâte blanche, de forme hellénique ; la sépulture du chevalier byzantin des jarres de pâte rouge stuquées et peintes ; type reproduit, d'ailleurs, dans plusieurs autres caveaux. Quantité de vases de toutes formes, assiettes, sébiles, godets, ont été recueillis dans le cimetière de la plaine ; et les procédés de fabrication, autant que les formes, varient à l'infini. Il est de ces vases modelés au pouce, de façonnés au tour ; sur certains apparait la trace du fil qui coupa l'argile molle, sur d'autres la nervure en spirale partant de l'axe du tour.

J'ai passé sous silence les pièces de costume et le côté technique du tissage des étoffes et des procédés de broderies. Les vêtements sont innombrables ; et j'ai plusieurs fois déjà, décrit les principaux caractères des modes en usage à Antinoë. Je ne puis me dispenser pourtant

de parler des bonnets de dentelle de laine, retrouvés en grand nombre cette année. Ils diffèrent des bonnets de dentelle de fil en ce qu'ils n'ont pas, comme ceux-ci, de « départ ». Le réseau de la dentelle fournit des dessins très variés, que souligne l'emploi de laines de couleurs tranchantes. Leukyòné, la dame byzantine, plusieurs autres mortes sont coiffées de ce bonnet. Certains mantelets sont coupés de biais, donnant ainsi une forme cintrée, au lieu de l'habituelle écharpe rectangulaire. D'autres écharpes sont en mousseline de laine, brodées aux angles, de médaillons exécutés en soie de couleur. Certains mantelets, enfin, sont gansés.

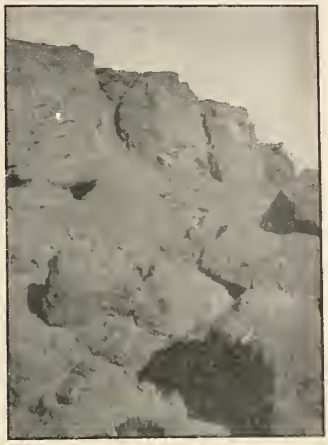
Les sépultures romaines des nécropoles de la montagne donnent de curieux types de robes, dont malheureusement, il m'a été impossible de rapporter un spécimen, tant la dévastation avait mis l'étoffe en lambeaux et tant celle-ci était fragile. Faites d'une impalpable mousseline de laine de couleur, — généralement rouge ou jaune, — elles constituaient des fourreaux très amples, sans manches, s'arrêtant sous les seins, à la façon des robes des femmes égyptiennes, et de même, maintenues par des bretelles, partant toutes deux du milieu du devant de la robe, pour se fixer, par derrière, au défaut des épaules, à une ceinture, fermée sur la poitrine par le nœud isiaque. Point de bonnet sur la tête de ces mortes, mais des guirlandes de feuillage, analogues à celle de Leukyòné.

Les étoffes montrent des procédés de fabrication qu'on croyait ignorés alors. Une soierie est imprimée à la planche ; une autre, tissée, à carreaux de deux couleurs. Un manteau de grosse laine est changeant, vert et rouge. Une passementerie l'encadre, où les franges donnent alternativement les deux tons; des broderies, sur fils tirés, sont exécutées en relief, à ce point qu'elles reproduisent celui du visage. D'autres sont incrustées dans la toile, à laquelle elles se relient seulement par quelques fils réservés.

Pour compléter cet aperçu des résultats obtenus cet hiver à Antinoë, il me suffira de signaler une tête d'anachorète, à longue

barbe rousse, les cheveux collés aux tempes, qui fournit un modèle parfait de physionomie ascétique. L'on a remarqué la ressemblance frappante de cette figure avec les images du « Christ barbu ». Même visage émacié ; même chevelure lisse, sous laquelle disparaissent les oreilles ; même angle frontal. Sans doute, le rapprochement n'est pas indifférent, et il est fort possible que ce type, — le premier reproduit, car on ne saurait s'arrêter aux peintures du Bon Pasteur, qui ne sont que des œuvres de paganisme hellénique, — était celui établi par la tradition et auquel s'efforçaient de se conformer les ascètes. L'exemple n'en est pas unique. Celui montré cette année n'a même été choisi qu'en raison de son parfait état de conservation.

---



L'entrée de la vallée du Nord-Est

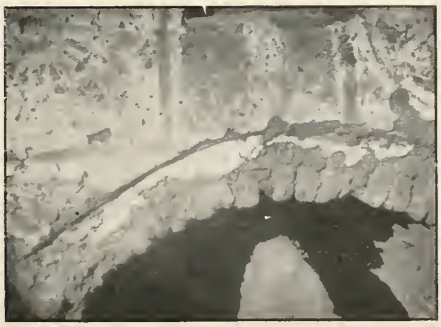
La falaise du Sud sur le plateau de laquelle était situé le tombeau d'Apollon.

Sépultures de Leukyóné et d'une dame byzantine anonyme

Laraire de Leukyôné
(Figurines de terre cuite peintes)

Têtes d'Isis-Vénus formant le collier de Leukyôné

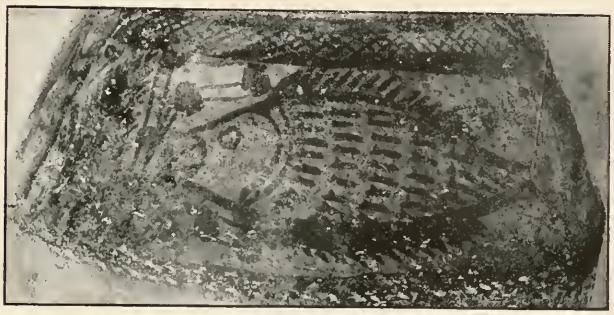
Un caveau des premiers contreforts de la montagne
(A droite l'orifice du puits d'accès, a gauche le tombeau après dégagement de sa coupole écroulée)



Entrée du caveau d'une dame byzantine
(Peintures géométrales sur stucs

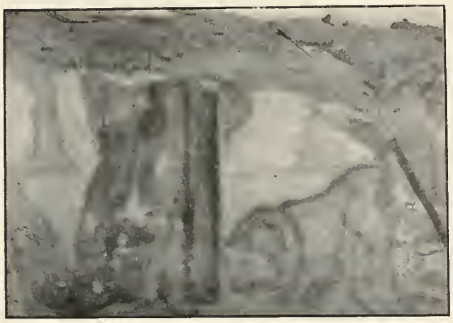
Fresque décorant la sépulture d'une dame byzantine

Bois sculpté. — Tombe d'un chevalier byzantin
(L'arbre de vie entre deux lions)



Vase déposé a l'entrée de la tombe d'un chevalier byzantin
(Peinture de l'Ichthys)

Vase déposé a l'entrée de la tombe
d'un chevalier byzantin
(Peinture du jardin paradisiaque)



Fresques décorant la sépulture d'une dame byzantine

L'entrée d'un caveau du plateau de la montagne après le dégagement

Tablette a prières avec figuration de l'abside enfermant la croix

L'Agape
(Groupe de terre cuite peinte, sculpture d'un chevalier byzantin)

Poupée byzantine
(Plâtre peint)

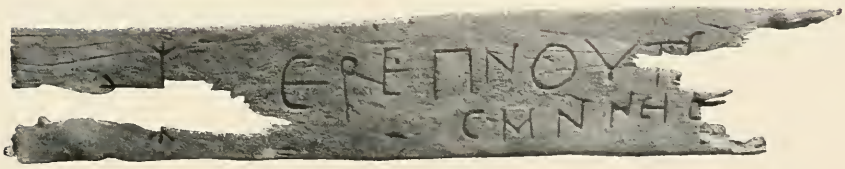
Les corps après le dépouillement

Tête d'Anachorète

Croix ansée, avec croix grecque enchâssée dans la boucle du bras supérieur
(Sculpture sur bois, fragment de sarcophage)

Carré d'angle d'un linceul

Portraits byzantins
(Peints à la cire sur bois et signés Pakhôme)



Inscription sur un sarcophage

Inscription sur un sarcophage chrétien
(Χριστον Μαρια γέννα. — Marie enfante le Christ)